

XYZ. La revue de la nouvelle

Sous peine de bonté

Bianca Côté



Numéro 67, automne 2001

Menaces

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4016ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, B. (2001). Sous peine de bonté. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (67), 11–11.

Sous peine de bonté

Bianca Côté

J'aime un homme violent. Je ne veux pas dire par là qu'il me bat, qu'il me gifle ou qu'il m'envoie des mots à la volée. C'est arrivé un soir seulement, et je l'avais mérité. Simplement parce que j'étais avec lui. Toute union est châtement à venir et s'il ne peut s'infliger de sévices, à qui d'autre peut-il s'en prendre ?

Le matin, tout va toujours très bien entre nous. Son rasoir lui permet toutes les expiations. Il se coupe, et je caresse les marques qui éloignent un peu le grondement du soir. Je sais que je ne porterai jamais plainte, je serais pourtant la première à accompagner une amie jusqu'au bout dans cette démarche. Mais comment pourrais-je m'accompagner moi-même ? J'aime un homme qui se boomerang des mots à la figure lorsqu'on refuse de lui donner un travail, lorsque le facteur ne s'arrête pas à notre porte, lorsque son ex écourte le temps des vacances passées avec sa fille. Lorsque les mots ne suffisent pas, son rasoir devient son meilleur ami. Je n'aurai jamais ce statut, et celui d'amante s'efface de plus en plus. Quel supplice peut-il tirer du froissement des draps qui ne soit soudé au plaisir ? Un plaisir sans faille pour laisser entrer la douleur est un plaisir vain. Je ne sais pas qui il aperçoit lorsqu'il se regarde dans la glace, mais je sais que, même lorsque je suis là à côté à m'appliquer de la lotion Zen intensif, il ne me voit plus. Ma bonté me rend invisible. Je parle de bonté sans gloire : c'est tout sauf une qualité.

Si j'arrive du travail et que je le retrouve prostré, je lui tends le dernier gadget que nous avons reçu au bureau, doucement, surtout, ne pas le surprendre au milieu du vide. Je lui ramène des nouvelles du monde, même si le monde, c'est lui. J'entends son rire râpeux qui se déploie, deux minutes encore et il se mettra à exister. À pas de soie, je m'approche, ma douceur n'est pas sans rapport avec les blessures qu'il s'inflige. Je ne peux m'empêcher d'être bonne. Il le faudra pourtant. Je ne veux pas être là lorsqu'il me criera « je t'aime » au visage.